

Remerciements de M. Tu Anh TRAN

Éloge de son prédécesseur

M. Bernard FONTAINE

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères,
Mesdames et Messieurs,

D'abord merci, merci pour m'avoir fait l'honneur d'être admis dans cette institution créée depuis 1682, au siège numéro 32 occupé depuis cette date sans interruption par mes illustres prédécesseurs dont Mr Bernard Fontaine jusqu'en 2021.

Je n'ai pas eu l'honneur de le connaître de son vivant mais en recherchant son souvenir parmi ses amis et surtout Mme Geneviève Fontaine son épouse, il est difficile de parler de lui au passé. En effet il était tellement vivant que pour évoquer sa mémoire je dois passer par les 5 éléments de la nature avec lesquels il a fait corps durant toute sa vie.

Bernard Fontaine est né à Nîmes le 6 juin 1941 dans une famille d'avocats dont son père Marcel Fontaine qui était également académicien.

Le premier élément que Bernard était en contact dans sa jeunesse c'était le **bois** et le premier morceau de bois qu'il affectionnait c'était le crayon car il avait un don pour le dessin. Adolescent, il passait son temps au tribunal pour croquer des scènes avec un réalisme perspicace et espiègle des détails: les trois juges durant un procès aux attitudes opposées: le premier adoptant un visage inquiet et concentré, le magistrat du siège s'affalant sur la table d'un air désabusé et le juge principal essayant de calmer les deux avocats qui s'affrontaient énergiquement avec les pieds et les bras poilus sortant de leur toge noire, les feuilles du dossier volant dans tous les sens ; à leur droite le greffier grincheux avec les pieds qui sortaient sous son bureau, pendant que dans le public, un dessinateur esquissait la scène, deux autres personnes discutaient avec indifférence et le troisième lisait son journal en toute quiétude.

Mais le bois ou les bois qu'il aimait c'était surtout sa Camargue natale avec les magnifiques paysages de la sansouïre des Launes, de la Baisse de la Cindre et les Saintes Maries de la mer. Bernard se frottait alors de près aux végétaux quand il s'adonnait à sa grande passion : la chasse.

En pur Camargais, il était naturellement attiré par les chevaux et taureaux, puis le canard sauvage, la sarcelle des marécages avant de s'attaquer, à partir des années 60, au sanglier, au chevreuil, au cerf, au mouflon allant des Pyrénées jusqu'en Alsace.

Mais bientôt, sa passion dépassera les frontières de l'hexagone où la chasse du perdreau, de la gazelle, du zèbre et des cervidés l'attirait dans les forêts de l'Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Cameroun en passant par le Burkina Faso. Sa maison se remplissait de trophées qui régalaient les yeux émerveillés de la famille et des visiteurs.

Et l'Afrique, c'est encore le bois fait humain qui le fascinait : « De l'ombre à la lumière : le masque africain, œuvre d'art reconnue, à la recherche de son histoire disparue », il communiquait à l'académie en 2009 sa passion ethnologique.

Mais on ne peut pas être Camargais sans aimer l'**eau**. C'était dans cet élément qu'il a été baptisé dans la foi catholique après sa naissance et c'est aussi dans l'eau de la Méditerranée qu'il a plongé toute sa vie dans le bonheur familial. N'est-ce-pas aussi dans celle d'une tasse de café au Café de Lyon à Nîmes qu'il a rencontré celle qui partagera toute sa vie : Geneviève Chaptal ? Oui à l'époque Bernard Fontaine « faisait le boulevard » (expression dans ce temps qui voulait dire « aller draguer en ville ») surtout le Victor Hugo, à la fin de la semaine et cette « chasse » n'a pas été vaine ! Fille d'un collègue de son père qu'il a rencontrée auparavant sans une surprise party, elle deviendra sa femme en 1961 aux Saintes Maries de la mer, par amitié ou plutôt un amour solide et « complémentaire » (dixit Mme Fontaine). Elle lui donnera deux enfants : Béatrice (4 petits enfants), et Charles (2 petites filles).

Après le bois et l'eau, c'est l'**air** qui a marqué la vie de Bernard Fontaine. Pour faire un avec cet élément volatile il s'est engagé dans les parachutistes durant sa préparation militaire à l'époque de la guerre d'Algérie. Même si cet élément ralentit la vitesse de sa chute, ce n'était pas suffisant pour lui éviter une fracture à la cheville. Mais l'air de Bernard avait aussi un goût subtil car il était extrêmement « doué du nez ». Sa fille Béatrice est l'incarnation vivante de ces dons paternels : non seulement elle crée avec talent des livres pour enfants et adolescents sur des bases historiques comme la guerre 14-18 (primé par le prix des incorruptibles), elle fait prolonger l'héritage du fin odorat de son père en devenant designer olfactif.

Cependant, l'élément qui caractérisait le plus Bernard était le **feu**. Ce feu-là était d'abord celui de la justice qui l'animait depuis plusieurs générations. Fils d'avocat, gendre d'avocat, Bernard avait ce métier dans le sang. Après des études de droit à Montpellier, il prêtait serment en 1963 et s'associait avec son beau-frère, Pierre Chaptal, pour ouvrir un cabinet d'avocats non spécialisés à Nîmes à la place des Carmes. Il faut se rappeler qu'à l'époque il n'y avait que 36 avocats en ville alors qu'aujourd'hui y en a 400 inscrits au barreau. Par goût, il préférait le droit

pénal mais il acceptait de plaider toutes les causes passant du droit commercial, au civil et public. Grand orateur, il marquait tous ceux qui l'ont écouté plaider car Bernard tirait son éloquence des nombreux livres de sa bibliothèque et son verbe était façonné par les ouvrages d'étymologie ou de toponymie entre autres. Cependant l'excellence ne provenait pas seulement d'un don du ciel. Elle venait aussi d'un labeur acharné allié à un amour du travail bien fait. Bernard respectait ses clients et ceux-ci le lui rendaient bien, si bien que les deux avocats ont dû embaucher un troisième plus jeune pour assurer toutes les demandes : « les 2 Ferrari qui traînent une deux chevaux ! » plaisantait-il.

L'humanité de Bernard était reflétée dans son intérêt pour « L'avocaterie des pauvres : l'œuvre de Louis Raoul » dont la mémoire a été ressuscitée par sa communication à l'Académie en 2011. Comme Louis Raoul, la devise de Bernard Fontaine était : « Chacun a le droit à sa défense ». Cet engagement le poussait encore plus loin à la vie politique en étant maire de Vauvert sous la couleur des Républicains, puis conseiller municipal dans l'opposition, suppléant à l'Assemblée Nationale à Simon Casas comme député non élu, et un clin d'œil du destin, président de l'association « Les amis du Vietnam ».

Bernard a dû croiser le **fer** dans sa vie à travers des milliers de dossiers qu'il a défendus et ses combats de valeurs. Ceux-ci se poursuivent encore aujourd'hui à travers son fils Charles qui a enfilé la toque d'avocat à la cour d'assise de Mende le jour où Bernard s'est éteint dans son sommeil après son ultime combat contre une longue maladie.

Enfin, il n'y a pas d'élément plus juste pour caractériser Bernard Fontaine que la **terre** : un fils de sa terre, la Camargue, de la France qu'il affectionnait tant et aussi cette terre de la nature et de l'humanité. Bernard Fontaine a quitté cette vie accompagné d'un prêtre Sénégalais pour passer de l'ombre à la lumière. Cette lumière-là, c'était la vraie vie qu'il voulait vivre jusqu'au bout dans la liberté. Oui, comme disait Geneviève son épouse : « Bernard a toujours voulu se mêler à la vraie vie, pas celle dans les salons mais la nature brute avec respect et liberté ».

Qui mieux que Geneviève peut le connaître après 60 années de mariage ? : « Avec Bernard c'est la complicité et complémentarité : il a su me faire aimer les choses que je n'aimais pas et vice versa. Son procédé ? Il passait par « des chemins détournés » et par « des manœuvres subtiles ».

Je sens maintenant que Bernard est encore là à travers son épouse, ses enfants et tous ceux qui l'ont croisé, et que le siège qu'il a laissé est encore chaud du feu de sa personnalité, siège que j'essaierai d'honorer en acceptant cette admission à l'académie.

Ce jour me renvoie également à exactement 44 ans avant, en 1980 dans une petite maison, à Silom road, juste à gauche de la poste centrale de Bangkok, dont le minuscule jardin arbore un drapeau tricolore et une plaque dorée : « Consulat de France ».

Ce jour-là, deux mineurs réfugiés Boat people acceptés puis rejetés par les américains à cause d'un quota dépassé, demandaient l'asile politique en France. La secrétaire du consulat, M^{lle} Capdevielle Raymonde les informait que la France ne prenait pas de réfugiés dans les camps Thaïlandais car elle avait beaucoup à faire dans les camps en Malaisie et Indonésie.

« La France ne peut pas régler tous les problèmes du monde », nous disait-elle à mon frère et moi. Déçus et désespérés, nous lui avons tourné les talons quand je me retournais pour lui dire : « Madame, si vous nous acceptiez, nous vous promettons que nous ne serons pas un problème pour la France ! ». Cette phrase avait touché son cœur et le soir, depuis une cabine téléphonique, elle nous a annoncé la bonne nouvelle : « J'ai parlé de vous au consul, le colonel Saillant, et il vous a acceptés ! ».

Cette promesse je l'ai honorée dès mon arrivée en France jusqu'à ce jour : après un apprentissage rapide du français au Centre de Linguistique Appliquée à Besançon, j'ai passé le bac de français en première (avec 18/20 à l'oral !) puis le bac général scientifique en terminale avec mention très bien. Après les études de médecine et de pédiatrie, j'ai travaillé comme volontaire à Médecins Sans Frontières d'abord au siège à Paris pour élaborer les recommandations nutritionnelles pour les malades du SIDA des pays du sud, avant de mettre en place un service de pédiatrie pour l'hôpital Al Hamshari du croissant rouge palestinien dans le plus grand camp de réfugiés du sud Liban en 1999. Avec l'argent du prix Nobel de la paix gagné par MSF cette année-là, j'ai participé ensuite à l'implémentation de l'utilisation de la trithérapie anti-rétrovirale au Kenya, à Homa Bay, avant de rejoindre l'université Harvard aux Etats-Unis comme chercheur pour effectuer des études cliniques sur des nouveaux médicaments anti-VIH dans 42 hôpitaux en Thaïlande. De retour en France en 2004 après un passage à Paris pour réaliser ma thèse d'université en Immunologie, j'ai rejoint la faculté de médecine de Montpellier-Nîmes en 2012 comme professeur et chef de service de pédiatrie au CHU de Nîmes.

Comme vous voyez, je n'ai pas eu qu'une vie mais de multiples vies depuis que celle-ci m'ait été accordée une seconde fois après mon évasion du Vietnam. En effet j'étais rescapé d'une tempête force 7, ai survécu 8 fois à des attaques de pirates, à la faim et la soif....

Confucius a dit : « Chacun a 2 vies : la deuxième commence quand on réalise qu'on n'en a qu'une seule ! ».

Cette deuxième vie je la vis intensément avec un questionnement constant : pourquoi cette existence avec tant de souffrances pour moi et pour mes frères humains pour finir tous six pieds sous terre ? C'est la recherche de toute ma vie et pour mieux l'exprimer, je me permets de citer l'épilogue de mon premier livre « Au-delà des frontières » écrit au retour de ma mission au Liban en 2000 :

« Sans Frontières », cette appellation est à la mode en Occident depuis trois décennies. Que signifie-t-elle exactement ? Pour beaucoup d'entre nous, elle sonne comme une aspiration des hommes à se rejoindre, à confronter les différences culturelles, à se rencontrer au-delà des barrières des races, cultures, religions, idéologies, économies et accès à la santé. Je me suis engagé dans cette expérience « sans frontières », pour vivre ce dépassement. Mais très vite, la mission m'a conduit au pied de frontières, de limites, causes et conséquences des conflits, des massacres, des déplacements de populations, des injustices sociales... Etant envoyé vers des situations d'extrême souffrance, dans un dépouillement total, et peu de ressources matérielles et morales, je me suis aventuré aux limites de la douleur, aux limites de la vie. A travers ces situations valables pour de nombreux points chauds du globe, une constante m'est apparue : la souffrance de mes semblables et la mienne.

L'expérience MSF m'a mis en face de la souffrance du monde, dans toute sa splendeur, son horreur, sa fureur, jusqu'à la mort. Quelques fois, j'ai pu avoir l'impression de me surpasser, d'avoir réussi à faire reculer la maladie, d'avoir sauvé des vies d'une mort précoce. Mais le plus souvent, j'ai connu la finitude de notre condition humaine, emprisonnée dans les multiples barrières qui la constituent, jusqu'aux quatre planches de bois entre lesquelles elle sera déposée in fine. J'ai vu se profiler l'instant de vérité que tout être vivant affrontera un jour : la mort. Revenu au train-train de ma vie confortable en France, je trouve un peu de répit : je n'ai plus sous les yeux toute cette douleur. Que reste-t-il de cette mission, à moi et à ceux vers qui j'ai été envoyé ? Il reste le souvenir des rencontres de personne à personne, dans des moments de grande authenticité. Deux êtres éloignés l'un de l'autre à tout point de vue, géographique, racial, idéologique, économique, se rencontrent dans un instant de vulnérabilité extrême, devant la mort. Toutes les barrières sociales et culturelles s'effondrent : ces deux êtres portent la même douleur de leur commune condition humaine et sont obligés de la vivre jusqu'au bout. De cette rencontre, naît simplement la reconnaissance réciproque d'être semblable à l'autre dans son essence la plus profonde, dans sa vérité la plus nue, celle d'être des humains. Ce sentiment puissant d'être ensemble dans cette existence éphémère, reliés les uns aux autres par un lien profond de compassion, persistera au-delà de la mort dans la conscience de l'humanité, quand tous retourneront à la poussière pour rejoindre la terre, terre humaine. »

Cet épilogue me conduit tout simplement à exprimer ce que j'espère apporter pour ma participation à la vie de l'académie : ce questionnement, ce cheminement dans cette humanité dont je fais désormais partie, ici à Nîmes en tant que médecin. Dans cette région au bord de la Méditerranée, berceau de la civilisation occidentale, je vais essayer d'apporter ce que je suis : un extrême oriental, pétri de cette culture qui coule dans mon sang, mélangé à la pâte judéo-chrétienne pour, peut-être, en faire un pain comme nourriture pour ceux qui cherchent à se rapprocher malgré des barrières qui nous séparent.

Vous m'accueillez aujourd'hui, vous accueillez un immigré.

Je tiens à rendre hommage à tous les migrants, à tous les demandeurs d'asile qui ne souhaitent qu'une seule chose : vivre, se développer et servir. Je peux témoigner de la rage de vivre de chacun quand il doit quitter son pays natal et traverser tant d'épreuves pour survivre et ensuite redonner ce qu'il a reçu. M'accepter c'est accepter tous ceux qui frappent à la porte de la France avec toutes leurs richesses intérieures qui ne demandent qu'à se déployer pour étoffer la France multiculturelle.

Merci encore pour votre accueil !